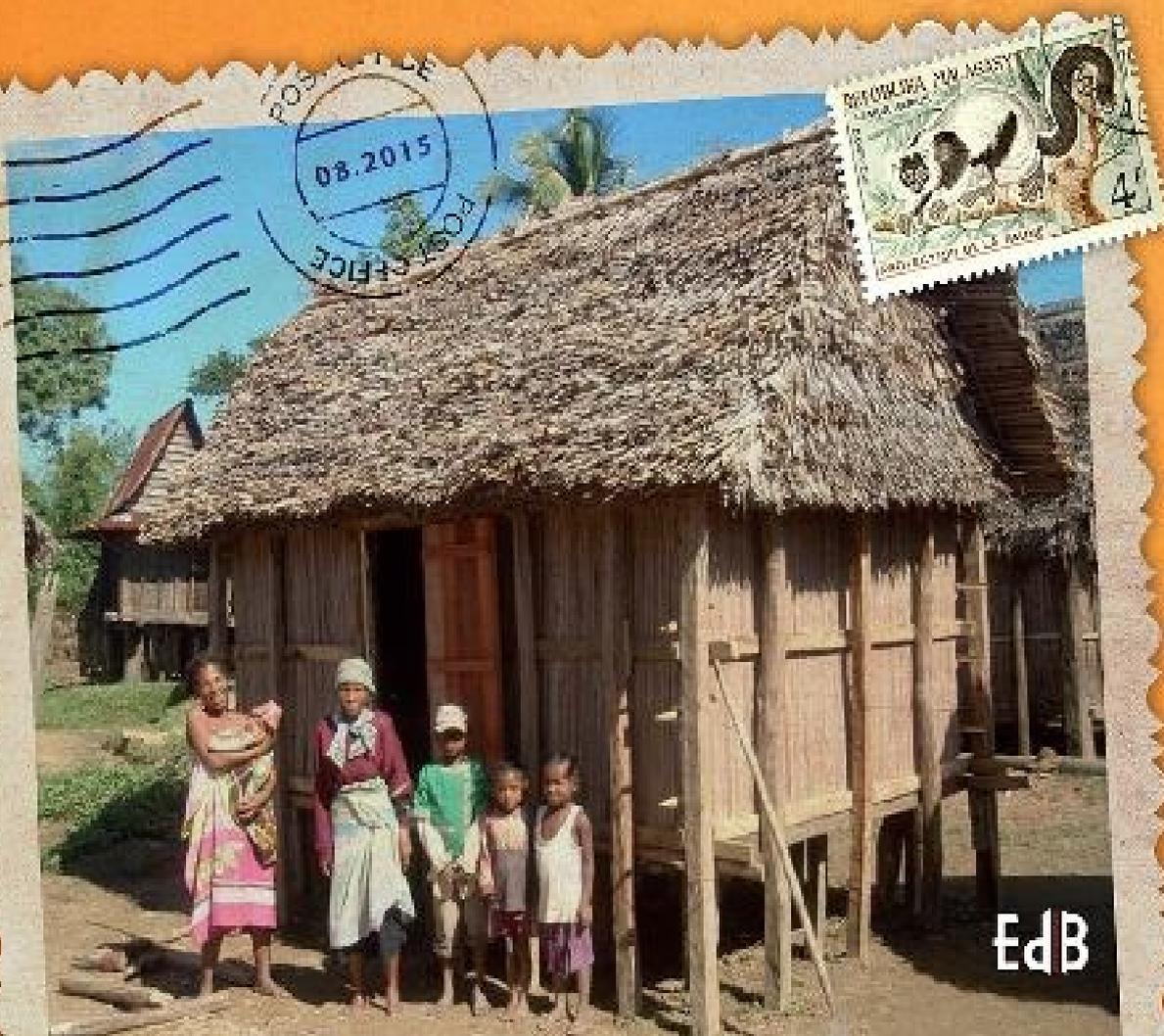


EMMANUEL GOBILLIARD

Journal de Tanjomoha

Quand le cœur se dévoile
au contact des plus pauvres



EdB

Journal de Tanjomoha

Au fil de la plume, le père Emmanuel Gobilliard nous découvre avec humour un monde inconnu : celui de la brousse de Madagascar et de ses villages de rejetés. Celui surtout de son âme de prêtre où les combats spirituels et les questions théologiques laissent la place à la joie du cœur qui écoute et se donne simplement. Au contact d'une langue inconnue, il apprend à se taire, lui l'homme de la parole. Issu d'un monde occidental où l'autonomie est érigée en valeur suprême, il apprend aussi à être dépendant du temps, des événements, des autres. Nous livrant les lettres qu'il a écrites à sa famille et à ses amis, par son langage direct, il laisse le lecteur entrer dans une intimité qu'il semble découvrir lui-même.



Emmanuel Gobilliard, né en 1968, est titulaire d'une licence d'histoire et d'une maîtrise en théologie. Son ministère sacerdotal l'a mis en contact avec les malades, les jeunes, les séminaristes, les pèlerins de saint Jacques. En 2011-2012 il passe une année à Madagascar, au service des foyers de Tanjomoha. Il y enseigne aussi la philosophie et la théologie au grand séminaire de Fianarantsoa. Il est actuellement recteur de la cathédrale du Puy-en-Velay.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à la rencontre des autres femmes du village. Elle leur parle avec bonté ; elle est bienveillante. Pas une critique ne sort de sa bouche. Elle dit du bien, elle encourage ; parfois, elle console. Sa douceur est sa force. Son humilité n'a rien à voir avec cette fausse humilité par laquelle nous nous excusons d'exister ou nous esquivons les situations difficiles, prétextant que nous sommes trop pauvres pour les affronter. Non, l'humilité de Marie est courageuse, mais elle consiste aussi en une présence aimante et souriante. La joie et l'humilité sont deux sœurs jumelles qui se nourrissent l'une l'autre. Don Bosco a dit : « Rappelez-vous : le diable a peur des gens heureux. » Souvenez-vous souvent de cette phrase : « Le diable a peur des gens heureux ! »

Si vous voulez ressembler à Marie, soyez heureux. Ne vous morfondrez pas dans ces fausses souffrances que vous entretenez pour mieux vous valoriser et qui produisent inmanquablement l'effet inverse. L'humilité et la joie se puisent dans la foi qui nous rappelle combien Dieu nous aime, et combien il nous veut heureux et équilibrés. D'ailleurs, la Vierge Marie était profondément équilibrée. N'imaginez pas que l'équilibre humain, on l'a ou on ne l'a pas ! Il faut aller le chercher, cet équilibre qui est source de joie. Il faut aller le chercher avec courage, parce que, au départ, nous en sommes tous dépourvus. Cela s'appelle le péché originel ! Le péché originel, entretenu par notre péché actuel, crée en nous un profond déséquilibre qui introduit le soupçon, la peur, dans nos relations avec Dieu, avec les autres et avec nous-mêmes. Ce déséquilibre se manifeste aussi dans nos relations avec la création. L'impureté y trouve son lit. Or, Marie a été conçue sans le péché originel, sans ce déséquilibre ! Et ce cadeau de Dieu n'est pas uniquement pour elle ou pour Jésus, mais aussi pour nous. Elle veut nous faire

partager ce cadeau, en nous apprenant à nous réconcilier avec la création, avec nous-mêmes, avec les autres et avec Dieu. C'est la paix, qui figure parmi les fruits de l'Esprit. Marie avait le sens de la paix, de l'harmonie aussi. C'est pour cela qu'elle était une cuisinière exceptionnelle... entre autres.

Nohona, le village de rejetés

Trois jours après mon arrivée, je suis allé à Nohona, dans un des villages de rejetés. L'histoire de ce peuple d'exclus a été racontée par le père Vincent lui-même. Voici un extrait de son livre : *Appelé au service des derniers*, qui vous introduira, mieux que je ne pourrais le faire, à l'histoire et à la souffrance de ce peuple :

« À Madagascar, il y a des “parias” rejetés depuis 500 ans. Les plus pauvres parmi les pauvres de l'île.

Il y a très longtemps, deux grands clans Antemoro se défièrent sur les bords du fleuve Matitana. C'étaient les Anteony et les Antemanaza, deux peuples émigrés venus du Proche-Orient. Les Anteony venaient probablement du sud de l'Arabie et les Antemanaza d'un lieu-dit Malieka, lieu ou ville que personne jusqu'à ce jour n'a pu localiser. Les Antemanaza étaient arrivés les premiers, suivis, quelques décennies plus tard par les Anteony. Ces derniers étaient organisés en royaume avec une armée. Ils avaient même amené avec eux quelques primitifs fusils à pierre, dont le bruit faisait plus de peur que de dégâts. Mais ces fusils, que les gens considéraient comme de la foudre, avaient valu à leurs propriétaires un grand prestige. Avant l'arrivée de ces deux peuples, la Matitana était peu peuplée. Les Antemanaza s'étaient installés dans les régions au sud du fleuve et dès leur arrivée avaient transformé les immenses marécages en rizières. Les Anteony, eux, avaient pris les terres au nord du fleuve et avaient établi leur capitale au lieu-dit “Ivato”.

Au début, la cohabitation était bonne, mais très vite, la rivalité s'installa entre les deux peuples. Un proverbe malgache dit : *Tsy roa no mandidy* (“Deux ne peuvent régner à la fois”). La rupture se produisit à partir de 1430 sous le roi Ndretomombe. Ne connaissant pas exactement les raisons de la rupture, je préfère me taire. Disons simplement que, dans ces temps

reculés, les affrontements sanglants étaient fréquents entre tribus et villages. Lors d'une de mes tournées dans le pays de la forêt, les chrétiens me montrèrent l'emplacement d'un village dont on voyait encore les restes de remparts. Lors d'un affrontement entre tribus, tous les habitants de ce village avaient été tués, y compris les femmes et les enfants. L'affrontement entre Anteony et Antemazana avait été moins meurtrier : un ou deux morts, dit la tradition. Les Antemazana, vaincus, furent dépouillés de presque toutes leurs rizières ainsi que de leurs champs. Après une fuite jusqu'au sud de Farafangana en un lieu-dit Volakaky et un exil qui dura sept ans, ils revinrent dans la Matitana. Rappelés par leurs ennemis qui avaient constaté qu'après leur départ, tout allait mal : cyclones, sécheresse, tornade, épidémies. Leurs devins, consultés, déclaraient : "Vous avez chassé vos frères et Dieu s'est fâché ; rappelez-les et nos malheurs cesseront." Les parias revinrent donc et ils connurent une période de calme relatif. Mais après l'avènement d'un nouveau roi en 1675, tout changea : leur rejet fut alourdi d'une abominable malédiction qui allait leur retirer leur dignité de personne humaine. Désormais, ils ne seraient plus que des êtres néfastes, des animaux cachés sous des apparences humaines. Toutes les tribus côtières furent mises au courant de leur exclusion et firent "leur" cette terrible malédiction. Quant aux parias, ils n'avaient plus droit à la parole. Les pauvres Antemazana, n'ayant plus de terre ni de rapports avec leurs voisins, se dispersèrent dans tout le sud-est, et certains jusqu'aux extrémités de l'île. Ceux qui restèrent dans leurs villages de Nohona et de Tanantsara durent travailler chez leurs "vainqueurs" pour ne pas mourir de faim. Et les années passèrent, et les siècles aussi. Les accusations calomniatrices du début se renforcèrent de génération en génération. Les parents mirent en garde leurs enfants qui, à leur tour, les transmirent aux générations qui se succédèrent. La mise en garde contre les parias devint très vite le principal point de "l'initiation" du jeune Antemoro. De plus, le mot d'ordre donné aux Antemoro était de cacher le drame à ceux du dehors, surtout aux étrangers. C'est ainsi qu'un silence, lourd comme une chape de plomb, recouvrit ce petit reste d'habitants des villages de Nohona, Tanambao et Tanantsara, qui vivait obligatoirement replié sur lui-même. Ils furent obligés de se marier entre eux ! Et cela eut des conséquences catastrophiques pour la santé des gens. »

Le père Vincent raconte ensuite comment il a été poussé à s'installer chez eux :

« Après m'avoir annoncé la prochaine arrivée du père Émeric **3**, mon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bien cachées. Mais ils ont aimé, à l'exemple de Jésus, en donnant tout ! Ils auraient peut-être pu être des héros dans le monde, mais ils ont choisi, en sacrifiant leur désir de réussite et de succès, de n'être que... des saints. La sainteté, c'est d'imiter Jésus en « *se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix* ». Cela me rappelle un passage de Morris West dans *L'Avocat du diable*, lorsqu'il évoque le père Blaise, sur le point de mourir d'un cancer du pancréas :

« Il n'avait jamais adopté un enfant, ni planté un arbre, ni posé une pierre sur l'autre pour une maison ou un monument. Il n'avait pas dépensé de colère, ni dispensé de charité. Son travail moisirait anonymement dans les archives du Vatican. Quel qu'ait été le mérite qui eût fleuri de son ministère, c'était un mérite sacramentel et non personnel. Nuls pauvres ne le béniraient pour leur pain, nuls malades pour leur courage, nuls pécheurs pour leur salut. Il avait fait tout ce qui lui avait été demandé, cependant il mourrait stérile, et un mois après, son nom ne serait qu'un souffle de poussière dans le désert des siècles 4. »

Lorsque j'étais lycéen ou étudiant, j'ai vécu un congrès à Versailles qui a rassemblé de nombreux jeunes et des « témoins ». Ce congrès, enthousiasmant pour beaucoup, m'a pourtant mis mal à l'aise. Je comprends maintenant pourquoi. Certains prêtres, religieux ou laïcs ont été trop mis en valeur, on en a fait des héros et on les a canonisés trop tôt. Ils sont devenus des « références uniques ». Beaucoup sont devenus fondateurs de communautés. Certains ne s'en sont pas remis. Ils ont cru qu'ils étaient indispensables, qu'ils possédaient la vérité et, sombrant dans la vanité, sans cesser de jouer au « saint », ils ont entraîné, avec eux, de nombreux jeunes. Le christianisme n'est pas vivant parce qu'il rassemble des foules, parce qu'il pèse dans la société, mais parce qu'il vit, à l'exemple de son Seigneur, de l'esprit des béatitudes, de l'esprit du Magnificat. Nous ne sommes pas des militants ! Nous sommes des fils et des filles d'un Dieu humble, pauvre et infiniment aimant ! Merci à

ceux qui en sont les témoins en peinant dans un service dévalorisant, en célébrant la messe du dimanche à une dizaine de personnes âgées, en priant au cœur de la nuit. Merci, parce qu'à travers eux et par eux, c'est Jésus qui se donne.

La conversion du cœur

Nous avons tous besoin d'intériorité, mais surtout nous, les prêtres. Je comprends petit à petit pourquoi je suis venu ici (cela vous étonnera peut-être de savoir que j'ignorais jusqu'à présent ce qui m'avait poussé, du jour au lendemain, à demander à Mgr Brincard cette permission) : j'y ai été attiré, mystérieusement, par la Providence, pour me convertir et vivre une intimité plus vraie avec le Seigneur. Avec les récalcitrants comme moi, les temps de « désert » ou d'intimité avec Dieu que nous vivons quotidiennement dans l'oraison ou annuellement, à l'occasion de la retraite, ne suffisent pas ! Un temps de purification plus long et plus radical est nécessaire. Les prêtres de Notre-Dame de Vie ont la grande chance de pouvoir le vivre tous les dix ans. Sans cette expérience, je crois que je me serais épuisé sans m'en rendre compte, oh ! pas physiquement, ni même d'abord psychologiquement, mais spirituellement. Si on ne se remet pas en question, on oublie d'où l'on vient et pour qui on travaille, on oublie le sens profond de sa vocation et on risque de sombrer dans l'acédie. Se retirer de l'agitation n'est pas de tout repos parce que c'est toujours une dépossession : de ses biens, de ses affections, de soi-même. Les célibataires que nous sommes n'ont pas de femme ni d'enfants pour les sortir du ronron de leurs propres perspectives, de leurs certitudes, qui se muent inévitablement, s'ils n'y prennent garde, en certitude d'eux-mêmes. Nous avons besoin de ces temps pour retrouver l'unité et, avec elle, le sens de notre vocation. Sans intériorité, il

n'y a pas de don véritable ! Se recueillir, c'est se souvenir que nous ne sommes rien, que nous recevons tout, même ce que nous sommes, de celui qui nous aime jusqu'à se donner totalement à nous. Vides de nous-mêmes, nous pouvons alors nous laisser remplir par lui, par sa vie, sans rien perdre, ni de notre liberté, ni de notre personnalité, ni de notre vocation. Au contraire, nous avons tout à y gagner. « Qui perd sa vie la gagne ! » Ici, j'apprends à la perdre ! C'est difficile parce que je suis trop riche de tout et surtout de moi, mais je suis sûr que j'en reviendrai, avec la grâce de Dieu, avec plus de joie, plus de vie, plus d'énergie, plus de temps aussi, parce qu'ici, on apprend aussi à bien utiliser son temps, sans se perdre ni dans un activisme stérile, ni dans un souci de soi, de sa détente, de son bien-être qui n'est qu'une complaisance paresseuse.

Pour m'aider dans cette entreprise difficile qu'est la conversion et qui se poursuit jusqu'à la mort, il y a la vie fraternelle. Ici, nous vivons en communauté. Je suis le seul « non religieux » et je dois me plier aux exigences de la vie communautaire qui est belle, mais rude. En plus du père Émeric, il y a deux frères lazaristes. Je comprends mieux, depuis que je suis ici, ce que vivent mes amis religieux ou membres de sociétés de vie apostolique. J'en découvre, derrière les difficultés, les purifiantes richesses. Ils sont un don pour l'Église et pour le monde.

Le travail intellectuel tient également une place importante dans ma nouvelle vie. C'est une nécessité (il faut bien que je prépare les 60 heures de cours de philosophie et de théologie que je dois donner) et un bonheur personnel. Je n'ai jamais autant travaillé depuis mes études à Rome, relisant le Concile (un trésor inépuisable), pour mieux le faire connaître aux séminaristes de Fianarantsoa, et les documents pontificaux, en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais je m'é gare ! Saisi par cette vie qui me submerge avec force et douceur, il m'arrive parfois d'avoir peur ; peur de moi-même, peur de me découvrir... faible, pauvre, vulnérable.

Je reprends ma lettre alors que je suis à Nohona depuis deux jours. Je n'ai pas encore eu la force de lire, d'écrire, ni même de vraiment prier. Je récite mon bréviaire machinalement et mon oraison silencieuse ressemble à ces rêves digestifs où l'imaginaire transforme la réalité la plus banale en monstres effrayants, où tout tourne, où les éléments se déforment et vous oppressent, vous narguent et vous abandonnent, hagards, dans l'angoisse et le vide. Je m'aperçois que je suis dans la chapelle, assis au fond, la tête appuyée contre le mur et je dis à Dieu : « Prends-moi comme je suis. Aujourd'hui, je suis juste... incapable ! » Mon oraison suivante est envahie par des monstres, bien réels ceux-là : les moustiques ! J'ai passé une heure à les chasser, à me gratter et à me demander ce que je faisais ici. J'attrape un fou-rire en pensant à ceux qui imaginent que les consacrés passent leurs temps de prière dans la contemplation, la paix intérieure ou l'extase !

Lors de mon premier séjour à Nohona, la nature avait été amicale. Elle est maintenant hostile. L'humidité est partout. À l'extérieur, parce qu'il ne cesse de pleuvoir, mais aussi à l'intérieur, pénétrant tout. Ayant atteint la moelle de mes os, elle se décide enfin à ressortir avec davantage de force et je me mets à transpirer. En fait, je crois que j'ai de la fièvre ! Tout cela est de ma faute. Je n'ai pas osé demander une couverture la nuit dernière et je n'avais emporté de Tanjomoha que mon pauvre drap usé. Le comble est atteint lorsque la pluie irrégulière qui frappe violemment le toit de palmes de ma case me met les nerfs en boule et ruine tout espoir de sommeil. Je vois tout en noir ; la réalité devient inquiétante et je me fais une montagne de tout.

Mon imagination devient folle. J'ai peur ! Je doute aussi ! Je doute de la décision que j'ai prise en venant à Nohona et même en venant à Madagascar. Dieu est absent. Je me sens seul. D'ailleurs, je suis seul. Je me lève pour la énième fois et j'essaye, sans y arriver, de préparer le petit mot d'accueil de la messe de demain. Je n'arrive plus à parler malgache. Je me demande même si je réussirai à seulement célébrer la messe. Dans mon délire, j'oublie que demain, c'est le Samedi saint et qu'il n'y a pas de messe. La solitude me pèse, le célibat aussi. Je recherche dans mes papiers ce texte de Paul Baudiquey que j'avais apporté pour le relire. Je voulais même l'apprendre par cœur tellement il est beau et vrai. Le voici ! Il fera une belle préparation au mystère pascal :

« Il faut misère pour avoir cœur. Et d'une patience qui attend, et d'une attente qui écoute, naît le dialogue insurpassable. Notre assurance n'est plus en nous, elle est en celui qui nous aime.

Accepter d'être aimé... accepter de s'aimer. Nous le savons, il est terriblement facile de se haïr ; la grâce est de s'oublier. La grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ.

Encore faut-il avoir appris ce que tomber veut dire, comme une pierre tombe dans la nuit de l'eau ; ce que veut dire craquer, comme un arbre s'éclate aux feux ardents du gel, sous l'éclair bleu de la cognée. Que peuvent savoir, de la miséricorde des matins, ceux dont les nuits ne furent jamais de tempêtes et d'angoisses ?

Pour retentir à ces atteintes, il faut avoir vécu – et vivre encore – en haute mer, menacé sans doute, naufragé peut-être, mais à la crête des certitudes royales, l'amour alors peut faire son œuvre, nous féconder, nous rajeunir.

Que nous soyons dans l'inquiétude, le doute et le chagrin,
que nous marchions, le cœur serré, dans la vallée de l'ombre et de la mort
Que nos visages n'aient d'autre éclat que ceux, épars,
D'un beau miroir brisé...

Un amour nous précède, nous suit, nous enveloppe...

L'inconnu d'Emmaüs met ses pas dans les nôtres
et s'assied avec nous à la table des pauvres.

Malgré tous les poisons mêlés au sang du cœur, au creux de ces hivers dont

on n'attend plus rien, rayonne désormais un été invincible. Morts de fatigue, nous ne saurions rouler que dans les bras de Dieu. Nous avons rendez-vous sur un lac d'or !

Le miroir est sans rides. Du fond de toute détresse émerge enfin un vrai visage, exténuées, extasiées, nos faces vieillies de clowns sont l'icône de son Christ, pour l'émerveillement des saints.

Et l'icône est plus fine, plus précieuse, plus belle, quand l'homme qui l'a peinte est passé par l'enfer. Trinité de ROUBLEV et "Trinité" de REMBRANDT, du fond des terres où rayonnent ces images, le Père ne cesse de s'engendrer du Fils, de s'engendrer des fils, sous le couvert fécondateur de mains plus vastes que des ailes. L'ombre d'un grand oiseau nous passe sur la face.

Les vrais regards d'amour sont ceux qui nous espèrent. »

Résurrection intérieure

J'ai passé les pires fêtes pascales de ma vie ! Ou plutôt, j'ai passé le pire dimanche de Pâques jamais vécu ! Le Vendredi et le Samedi saints, il paraît qu'il faut souffrir ou faire des sacrifices. De ce point de vue, j'ai passé d'excellentes fêtes pascales, sauf le dimanche. Hier donc, alors que je n'avais pas mieux dormi que la veille et qu'un pivert avait eu la bonne idée d'entrer à l'intérieur de ma boîte crânienne pour m'asséner ses violents coups de becs, j'ai célébré la Résurrection du Seigneur... la mienne sera pour plus tard ! La célébration à Nohona était magnifique. C'est l'unité du village qui m'a le plus impressionné. Elle se manifeste dans les chants comme dans les temps de silence et de ferveur. J'en ai presque oublié ma fièvre et mon mal de crâne. Je m'attendais à ce que les habitants préparent plein de choses ; vous savez, comme chez nous : des enfants qui miment l'Évangile, une chorale qui chante de nouveaux chants inchantables et inconnus de tous, des catéchistes qui s'agitent pour que tout se passe comme prévu et des ados au fond qui attendent que tout soit fini ! Non, ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ÉPILOGUE

POSTFACE



◀ Le repiquage du riz
par les jeunes du foyer De Carme



▶ Pêcheuse de bichiques
(petits poissons de la taille d'une crevette)



◀ Travaux des champs



▶ Un couple prend son repas
dans la seule pièce de la maison



◀ Dépliage après l'opération d'un pied bot



Élève de l'école de broderie ▶



▲ Enfant du foyer Deguise



Enfants du foyer Deguise (orphelinat) ▶



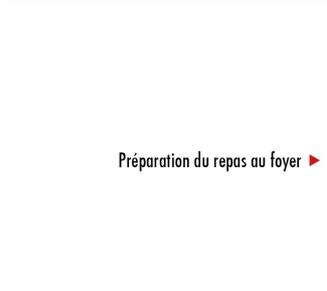
◀ Le repas des enfants



Les élèves de maternelle et leur institutrice ▶



◀ Théophile (coopérant)
avec les élèves de l'école



Préparation du repas au foyer ▶





◀ Danse improvisée lors de la fête patronale

Le père Emmanuel apprend le malgache ▶
avec le soutien des femmes du village



◀ Préparation pour la procession des Rameaux
dans le village de Vohipeno

Quelques anciens du village de Nohona ▶

